

La culture et l'institution : un dialogue ambigu

Le texte qui suit a été écrit pour un séminaire consacré à « la culture à l'hôpital » en 2000 à l'hôpital psychiatrique du Puy en Velay. Je l'ai repris, très partiellement, dans l'introduction que j'ai faite lors de l'Université Européenne d'Été qui s'est tenue dans les locaux au Groupe Hospitalier Saint Vincent à Strasbourg en septembre 2005.

Jacques-Yves BELLAY
Directeur Général
du Groupe Hospitalier Saint Vincent

En 2000, je sortais d'une longue expérience auprès d'enfants sourds psychotiques. En 2005, j'ai découvert dans certains services du Groupe Hospitalier Saint-Vincent l'intervention de musiciens, notamment dans les services de soins de longue durée pour personnes âgées. Dans les deux circonstances, la leçon est la même : l'art quitte le seul domaine de l'esthétique quand il donne à vivre une souffrance. On peut aimer telle ou telle œuvre, on peut éprouver du plaisir, de l'intérêt intellectuel à en bavarder entre amis..., l'art n'est pas que cela : c'est le jeu entre un objet, un son, un geste... et la fêlure d'un être. En ceci, la musique ne devient peut-être jamais autant musique que lorsqu'elle rencontre la faiblesse humaine. Et qu'y a-t-il de plus fragile qu'une personne âgée ? Sans doute un enfant. Est-ce sans doute la raison pour laquelle « Musique à l'hôpital » s'intéresse à la fois aux maternités et aux services de personnes âgées ?

« Infans », en latin, signifie « privé de voix ». L'art, dans la définition esquissée plus haut, nous dit peut-être que nous naissons vieux, emmaillottés de mots, et qu'il faut toute une vie pour comprendre ce qui nous arrive et devenir un enfant.

Il est paradoxal de voir aujourd'hui le ministère de la Culture et le ministère de la Solidarité et de l'Emploi proposer une réflexion sur la culture et l'institution, un peu comme cela fut quand André Malraux créa « Les Maisons de la Culture » : quand la culture a besoin de maison, c'est sans doute qu'elle est en voie de disparition.

C'est ce paradoxe que j'évoquerai dans un premier temps pour tenter dans un second moment de réfléchir au statut de ce que produit l'enfant psychotique dans l'institution et de voir à quelles conditions cette production est significative pour lui, pour les soignants, et si celle-ci peut ou pas « refaire culture ».

J'ai retrouvé l'autre jour chez un ami en Belgique

un vieux livre d'art consacré à la porte de l'Eglise San Zeno à Vérone dont la préface du poète et écrivain Philippe Jacottet m'a intrigué. En voici un court extrait :

« Il est banal, et cependant nécessaire de remarquer d'abord ceci : que la porte telle qu'elle apparaîtra au lecteur de ce livre n'est pas, à proprement parler, celle que passaient, au Moyen Age, les chrétiens de Vérone qui allaient prier dans la basilique. L'église entendait sans doute que cette porte, comme tous les éléments figuratifs du sanctuaire, rendit visible aux fidèles, et particulièrement aux âmes simples, les leçons de la Bible ; avant d'entrer dans les ténèbres saintes, aux confins de deux mondes, du bruit et du silence, du mouvement et de la méditation, le croyant pouvait donc suivre des yeux, toucher même du doigt toute l'aventure de l'âme humaine, sa condamnation et sa grâce. C'est pourquoi l'on a pu dire de cette porte qu'elle était la vraie « Bible des pauvres » ; cette idée est belle ; je ne puis savoir si elle



Photo : Nuno Saraiva

est parfaitement conforme à la vérité. Comment, en effet emprunterais-je, autrement que pour un jeu par trop semblable aux reconstitutions historiques, les yeux des pauvres de la Vérone médiévale, comment imaginerai-je sans impertinence les pensées d'hommes si lointains ? En réalité, me semble-t-il, il se peut que cette porte ne soit devenue vraiment visible que du jour où elle cessa de remplir simplement sa fonction de porte pour devenir un objet de curiosité, puis d'admiration esthétique, et qu'elle apparaisse pour la

première fois dans ce livre. Du moins puis-je et dois-je dire, en toute conscience, que la porte que je vois est celle qui s'est changée en un livre, divisée en photographies et détachée, non seulement du fait de l'éditeur, mais par le mouvement même du temps, du sanctuaire dont elle fait jadis simplement la préface. Et c'est bien de cette porte, nouvelle en quelque sorte, que je dois parler ici. »

Ce que nous livre là Philippe Jacottet est une interrogation fondamentale : la fin de la culture serait le moment de la naissance de l'esthétique. Il y a ici quelque chose de fondamental : la fin d'un univers de ce que l'on pourrait nommer « le théologico-éthique » ou le « théologico-politique » - autrement dit l'avènement de la modernité - c'est-à-dire la fin de l'enracinement des normes et des lois dans un ordre extérieur aux hommes, a changé le statut de l'œuvre. La prédiction de Nietzsche est devenue la règle de nos sociétés démocratiques : l'œuvre n'est plus le reflet du monde, elle est l'expression la plus achevée de la personnalité de l'auteur.

En ce sens, un thème comme celui d'aujourd'hui montre bien une chose : l'érosion du « théologico-culturel » reste encore largement à penser. D'un côté les optimistes : la modernité comme émancipation. De l'autre, les pessimistes : la modernité comme déclin. Peu importe la vision, il s'agit de comprendre ce qui est : au nom d'une exigence sans cesse accrue d'autonomie, l'art est rendu à l'impératif d'être à l'échelle humaine, rompant ses liens ancestraux avec le sacré. Les avant-gardes artistiques ont poussé la rupture au plus loin. Toute la question est de savoir si, dans l'espace ouvert par leur propre mort, il sera possible ou non de recréer un monde commun, pour reprendre l'expression d'Hannah Arendt (les sociologues diraient du lien social) sur la base d'un rejet radical de toute transcendance.

Peut-être pensez-vous que nous sommes éloignés du sujet de ce colloque consacré à la culture et l'hôpital, mais je ne le pense pas. Car il est deux statuts possibles à donner aux travaux réalisés par des enfants psychotiques dans un secteur de pédo-psychiatrie : pour reprendre les distinctions formulées plus haut, on pourrait dire que dans la logique de la modernité, l'expression théâtrale, musicale, picturale des enfants livre leur personnalité - alors on peut sans doute parler d'art-thérapie -, comme à l'inverse on pourrait travailler autour de ces expressions artistiques comme une manière pour eux « d'être-au-monde », dans le sens de s'inscrire dans une culture commune, dans un monde commun et en cela d'être comme tout un chacun acteur de l'institution.

Il faudrait sans doute sortir alors d'une vision productiviste de l'art - l'art comme producteur de soi - pour

revenir à l'art inséparable d'une éthique politique qui dirait que c'est une illusion que de penser se sauver tout seul, dans la splendeur de sa conscience individuelle.

Ceci n'est pas sans conséquence sur l'institution elle-même. Dans la clinique que je dirige - qui est plutôt belle et qui possède, ici ou là, quelques objets d'art, le défi d'aujourd'hui n'est pas tant de faire de « la belle médecine » que d'écouter les gens. Autrement dit, de créer des espaces où les patients trouvent « les mots pour le dire », car l'hôpital est à leur service, fonctionne grâce à leurs impôts et ce sont eux, les patients, qui changeront l'hôpital et pas l'inverse : il est trop d'institutions autistes !

Nous sommes donc ici dans une vision que l'on pourrait qualifier « d'éthico-politique » ; la parole des gens comme la production de l'enfant ont du sens parce qu'ils pèsent sur l'institution, qu'ils changent son regard, qu'ils font bouger ses murs. On peut avoir une belle clinique et se moquer du traitement sur la douleur, comme on peut créer des ateliers artistiques pour des enfants malades en n'étant pas attentif à leur besoin d'être considérés comme des personnes à part entière, comme des citoyens de l'institution.

En cela, on pourrait dire que l'on juge l'ouverture d'espaces de parole à ce qu'ils induisent comme changement sur la collectivité, de ce qu'ils font passer la production artistique du statut d'objets esthétiques à des objets culturels.

La parole des gens comme la production de l'enfant ont du sens parce qu'ils pèsent sur l'institution, qu'ils changent son regard, qu'ils font bouger ses murs.

L'institution qui entre dans ce schéma sort de l'autocentrisme pour pénétrer dans l'univers de l'Autre, au sens de Lévinas, à savoir celui qui me fait Loi.

Par là, le rapport institution-culture est ambigu, ou plutôt le « et », - culture et institution -, est en trop : l'institution est en elle-même un lieu de culture, les deux mots sont en quelque sorte consubstantiels. Il y a une culture de l'hôpital avec ses castes, ses tabous, ses avantages acquis, son esthétique, etc. L'hôpital est un monde.

Dès lors, permettre à des enfants psychotiques d'exprimer quelque chose de leur perception du monde, c'est inévitablement enfoncer un coin dans l'ordonnement des choses. Deux points sont à étudier lorsqu'on y regarde de près : la manière dont l'institution reconnaît cette place de l'expression de l'enfant (ou du patient) et ce que cela change dans l'institution en question.

Une façon de marginaliser la parole des gens, c'est de la confiner dans un espace prévu pour - sans jamais l'exposer au regard d'autrui. Une autre façon, c'est de l'enfermer dans un discours : « on a un atelier d'art plastique dans l'établissement ! ». Autre chose est de penser

ces tentatives artistiques ou ces lieux de parole comme participants de la refondation de l'institution. Si l'on veut sortir du pur esthétisme ou de l'accollage étrange entre art et thérapie, alors il conviendrait de regarder ces œuvres, ces mots comme faisant partie de la vie tout court, de la vie comme expérience et non comme assujettie à une idéologie.

Le défi qui se pose à nous n'est pas tant d'admirer les œuvres d'art ou d'avoir comme Proust dans un texte admirable de 1905, la nostalgie du temps des cathédrales. Il y a comme un « sacré laïc » dans la boulimie contemporaine d'aller aux grandes expositions : on ne va plus à la messe, mais l'on se précipite au Grand Palais. Nulle envie d'ôter le goût des expositions, mais ce qui est intéressant, c'est d'appréhender la parole des artistes comme participante de la reconstruction des choses.

L'enfant psychotique qui peint, fait de la musique ou du théâtre, s'inscrit dans la collectivité humaine. Il n'est plus seul, il communique, ne serait-ce que parce qu'il sort de lui par ses mots, son chant, ses graffitis. L'institution peut regarder cela comme intéressant, voire comme participant de son propre prestige : c'est de bon ton. Autre chose est de le reconnaître comme alors, faisant institution.

Refaire l'institution, c'est redonner du souffle à une culture souvent morte. Ceci s'inscrit dans une triple revendication : une revendication éthique - toute parole s'impose à moi, à vous, comme un défi, celui d'accueillir l'hôte comme « le Christ en personne » comme le disent si bien les moines dans le règle de St Benoît ; une revendication esthétique, c'est à dire ne jamais considérer les



Photo : Nuno Saralva

formes comme des succédanés du fond, mais comme questionnantes ; enfin une revendication politique : l'institution est une agora où rien n'est jamais achevé, où tout peut être débattu.

C'est en cela que la définition de Paul Ricoeur de l'éthique sonne juste : « la vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes ».

Une rencontre comme la nôtre aujourd'hui pourrait donc être la pire et la plus heureuse des choses : la pire si l'on considère que le soin n'a rien à voir avec la politique, que l'art est fatalement thérapeutique, que le sens de l'institution n'est en rien touché par le travail de ces enfants (ou à la marge). On peut en revanche parier sur ces journées ou sur l'action conjuguée des deux ministères de la Solidarité et de la Culture, si en filigrane se tient la volonté de toujours et encore changer le monde. L'art n'est plus alors seulement l'expression de l'artiste, mais la tension des êtres à vouloir construire un devenir commun et collectif.

C'est en cela que la définition de Paul Ricoeur de l'éthique sonne juste : « La vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes ».

Dostoïevski a écrit un jour que « la beauté sauverait le monde ». L'auteur de « Crime et châtiments » aurait mieux fait de se taire ! La beauté ne sauve pas le monde.

N'oublions jamais que c'est au cœur du triangle d'or de la culture de ce début de siècle - Vienne/Prague/Berlin - que naît le totalitarisme nazi. N'oublions pas que le directeur du camp d'Auschwitz adorait Mozart. Ce qui sauve le monde, ce sont des êtres qui agissent ensemble, dans la brutalité des jours, s'efforcent d'écouter, de tracer des cadres, de débattre et de considérer que, par définition, il ne peut y avoir d'existence individuelle et collective qu'inachevée.

Toute tentative d'achèvement est non seulement vouée à l'échec, mais mène aux pires barbaries.

Les hommes comme les institutions ont la fâcheuse tendance à se croire aboutis. Les hommes en deviennent tyranniques, obsédés par le corps ou tout simplement... stupides. Les institutions, elles, se croient tout permis et n'obéissent plus qu'à des règles de survie.

Introduire le mot culture dans l'hôpital, c'est casser le modèle totalisant d'une institution omnisciente. Tant mieux si cela aide les enfants psychotiques à moins souffrir. Mais ce n'est pas l'art qui les soulage, c'est d'être enfin reconnus pour ce qu'ils sont : « des hommes faits de tous les hommes, et qui les valent tous et que vaut n'importe qui » comme disait Sartre. Et puis, c'est vrai qu'il « peut arriver qu'en une heure très rare, se lève le premier mot d'un vers », ainsi que l'écrivait Rilke. Alors, on reste ébahi, un peu comme au premier matin du monde. Mais comme il faut que les hommes et les institutions soient poreuses à la parole de l'autre pour être capable de l'entendre ! A ce prix cependant, que l'on sauve des institutions et des civilisations, à ce prix qu'il arrive que l'on entende la voix d'un enfant. ■